

CHENAUX ET COTEAUX

Depuis l'inondation qui a dévasté une partie des rives du Saint-Laurent, au mois d'avril dernier, on a souvent prononcé les mots "îles, cap, ville, Saint-Maurice, commune, banlieue," en rapport avec ce qu'on appelle les Trois-Rivières. Disons tout d'abord que la banlieue et la commune ont été seules visitées par le surplus des eaux du fleuve, attendu que la vieille ville et le cap Metaberotin sont trop élevés pour avoir rien à craindre du Saint-Laurent ou du Saint-Maurice.

La carte que nous publions aujourd'hui est assez claire ; néanmoins des notes explicatives ne sont pas de trop, surtout si l'on veut savoir pourquoi la ville n'est point située sur les îles des trois rivières.

Deux grandes îles couvertes des arbres de la forêt primitive coupaient jadis le cours des eaux à l'endroit précis où cette rivière débouche au Saint-Laurent, de sorte qu'une personne, montant ou descendant le fleuve, apercevait trois rivières manche à manche, à côté les unes des autres, à des distances à peu près égales.

Les îles y sont encore. Les beaux arbres ont disparu, cela fait que toute la physionomie du paysage est changée. Il y a cinquante ans la destruction de ces boisés commença ; il ne reste plus qu'un sol bas, rasé, au-delà duquel le regard suit l'unique rivière dont les bras liquides enlacent les deux îles qui touchent au Saint-Laurent. Au dessus de celles-ci, plus haut, dans le Saint-Maurice, par conséquent, sont quatre îles, également dénudées de toute végétation forestière. L'œil voit nettement ces six plaques de

terre qui paraissent flotter sur les eaux de la rivière, large de trois quarts de lieue dans son extrême évasement entre le cap de la Madeleine et le cap Metaberotin.

La surface des îles est, en majeure partie, occupée par des cultures telles que blé, sarrasin, avoines, choux et navets. Les marchands de bois y construisent des quais, des scieries et des maisons d'habitation—sans compter les piles de planches rangées en lignes monotones au bord de l'eau.

Vers le commencement de l'été, le gouvernement de Québec fait tendre des barrages, de la terre ferme aux îles, pour arrêter la marche de plusieurs cent mille billots descendant la rivière ; les chenaux sont alors comme pontés à la façon d'une route de corde-de-roi.

Les flotteurs (*drivers, draveurs* si vous voulez), se promènent sur ce plancher mobile, leurs longues perches ferrées à la main, triant les pièces appartenant à chacun de leurs bourgeois, et les poussant au dehors où les hommes des scieries mécaniques s'en emparent pour les transformer en madriers ou en planches.

L'hiver, c'est un autre spectacle. La neige couvre les îles, les chenaux disparaissent sous une couche de glace. Dans ces lieux désolés, le lièvre et le renard tracent leurs pistes, que le chasseur suivra bientôt d'un œil attentif. De temps à autre, une voiture passe sur le chemin de la traverse, balisé de petits sapins plantés dans le mol édreton qui recouvre les eaux durcies par l'action de l'hiver.

Mais, durant la semaine qui précède la fête de Noël, tout change, les îles s'animent en quelque sorte ; sur les chenaux circule une population affairée ; on dresse des cabanages ; la tranche de fer et le godendard entament la glace sur une cinquantaine de points choisis à certaines distances les uns des autres ; le travail se continue jour et nuit jusqu'à ce que les ouvertures en question soient pratiquées au goût des pêcheurs, car il s'agit de pêcher le fameux Petit Poisson de Trois-Rivières !

Chaque trou mesure de douze à quinze pieds de longueur sur cinq de largeur.

On y enfonce un long coffre formé de quatre baguettes de bois de frêne revêtues de rêts ; l'un des bouts du coffre est ouvert, celui-là est placé à l'encontre du poisson qui remonte le courant, et qui entre par masses dans ces appareils ; après quelques minutes d'attente, le pêcheur soulève la

gueule du coffre, tire le tout hors de l'eau ; vous voyez

alors gigoter sur la glace des centaines de petits êtres qui gèlent, en attendant la poêle à frire. On en prend plus de quarante mille minots chaque hiver, en deux semaines seulement parce que, avant Noël, il n'est pas encore arrivé et aux Rois il achève sa course au rapide des Forges. Cette manne n'a qu'un temps.

Les Chenaux offrent un lieu d'hivernement incomparable pour les navires, petits ou grands, qui fréquentent le fleuve. La profondeur de ces canaux est de quarante à soixante pieds, je crois.

Va sans dire que l'aspect de ces trois chenaux si rapprochés devait frapper les voyageurs et leur faire crier : "Trois rivières ensemble !"

Oui, mais en ce cas, il n'y avait donc pas quatre rivières ? La question se présente à cause de l'existence ancienne d'un quatrième bras, plus près de la ville actuelle. Ce bras, encore rempli d'eau du temps de Pontgravé et de Champlain, n'avait plus, apparemment, que peu ou point d'importance et s'en allait déperissant déjà. Il n'est rien aujourd'hui. Du temps où cette branche de la rivière coulait entre le cap Metaberotin et le site actuel de la ville, et que les terres bordant le fleuve étaient à l'état sauvage, c'est-à-dire couvertes de la forêt primitive, il y avait bel et bien quatre bouches de rivières.

Nous avons manqué de quelques siècles seulement l'occasion de me faire naître à "Quatre-Rivières". Ceci me rappelle un ami d'enfance qui demeure à Deux-Rivières, dans le haut de l'Ottawa, et qui date ses lettres de "Cinq-Rivières", parce qu'il est né aux Trois-Rivières. L'esprit coule de source chez les Trifluviens, *Tria flumina*—trois fleuves ! de quoi arroser les déserts africains !

Rien ne nous indique que les Français aient eu la coutume de rencontrer les Sauvages sur les îles qui forment les trois sorties du Saint-Maurice. Il est vrai que le premier projet de Champlain fut d'établir un poste fortifié sur l'une des îles en question, mais lorsqu'arriva le moment de l'exécuter, il choisit la Table, site actuel de la ville, parce que les Sauvages s'y tenaient de préférence à tout autre endroit des environs.

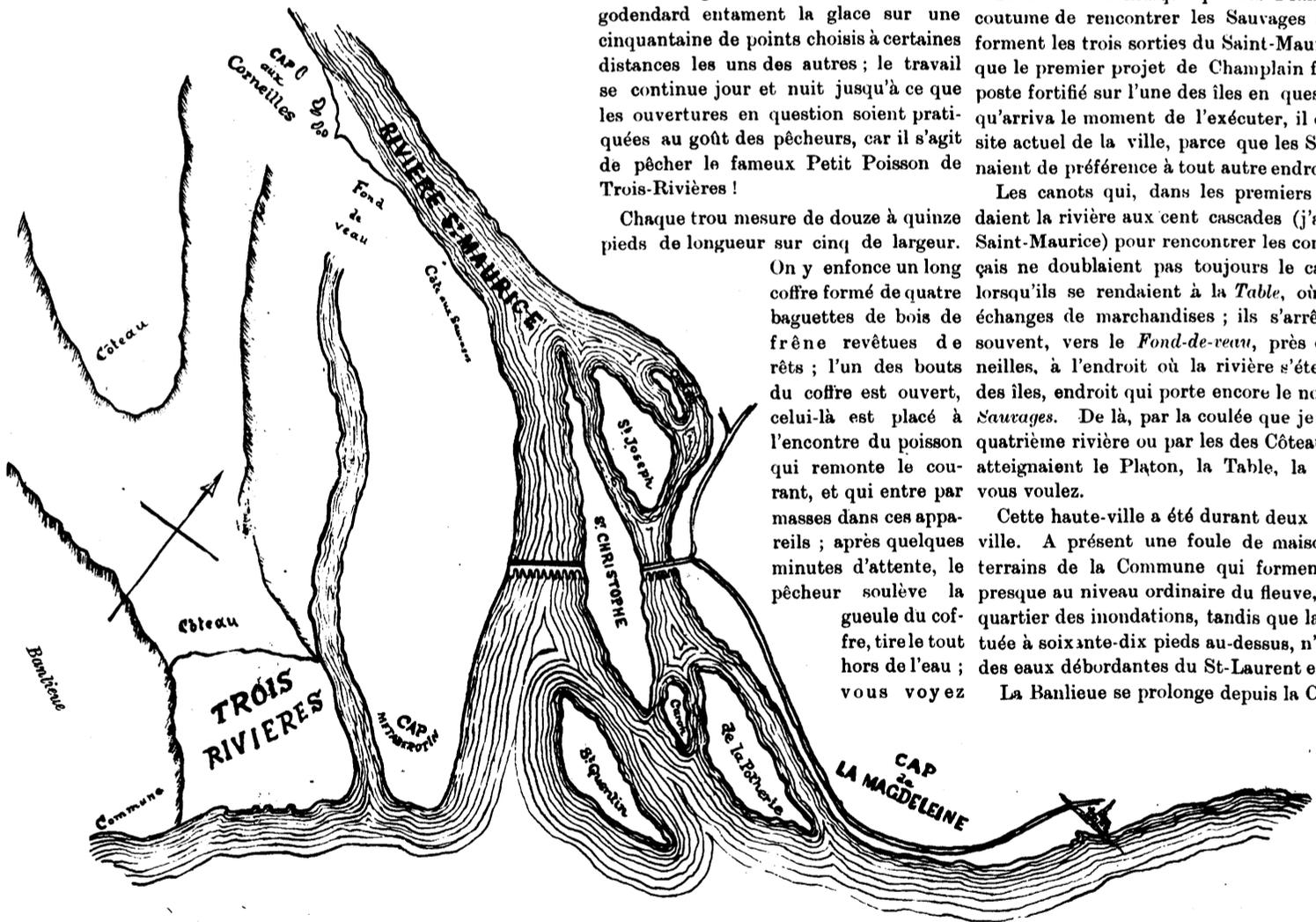
Les canots qui, dans les premiers temps, descendaient la rivière aux cent cascades (j'appelle ainsi le Saint-Maurice) pour rencontrer les commerçants français ne doublaient pas toujours le cap Metaberotin lorsqu'ils se rendaient à la Table, où avait lieu les échanges de marchandises ; ils s'arrêtaient, le plus souvent, vers le *Fond-de-veau*, près du cap aux Cornelles, à l'endroit où la rivière s'étend pour former des îles, endroit qui porte encore le nom de *Côte aux Sauvages*. De là, par la coulée que je désigne comme quatrième rivière ou par les des Côteaux, les Sauvages atteignaient le Platon, la Table, la Haute-Ville, si vous voulez.

Cette haute-ville a été durant deux siècles toute la ville. A présent une foule de maisons occupent les terrains de la Commune qui forment la basse ville, presque au niveau ordinaire du fleuve, aussi est-ce le quartier des inondations, tandis que la haute-ville, située à soixante-dix pieds au-dessus, n'a rien à craindre des eaux débordantes du St-Laurent et du St-Maurice.

La Banlieue se prolonge depuis la Commune à quelques milles vers l'ouest, bordée au nord par les grands côteaux et au sud par le fleuve qui l'inonde à peu près chaque printemps.

Elle renferme les plus belles terres du monde pour la culture.

Le 15 février 1634, la compagnie des Cent-Associés concéda aux Révérends Pères Jésuites six cents arpents de terre "au lieu" dit les Trois-Rivières". Cette seigneurie occupe la partie ouest de la ville. C'est donc là que le nom de la rivière avait été transporté. Cinq mois après l'acte de concession ci-dessus, Champlain faisait construire sur le Platon "le fort des Trois-Rivières".—BENJAMIN SULTE. (A suivre)



FLEUVE S. LAURENT

